



HAL
open science

Entrées du 28 mai au 3 juin 1900

Jean-Jacques Matignon, Juliette Bourdin

► **To cite this version:**

Jean-Jacques Matignon, Juliette Bourdin. Entrées du 28 mai au 3 juin 1900. Les 55 jours de Pékin : journal d'un médecin au siège des légations, 28 mai – 18 août 1900, Editions Jean-Jacques Wuillaume, 2021, 9791095373360. hal-04530765

HAL Id: hal-04530765

<https://hal.science/hal-04530765>

Submitted on 3 Apr 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean-Jacques Matignon

LES 55 JOURS DE PÉKIN :
JOURNAL D'UN MÉDECIN
AU SIÈGE DES LÉGATIONS,
28 mai – 18 août 1900

Introduction, établissement du texte, notes et index
par Juliette Bourdin

Éditions Jean-Jacques Guillaume
Collection Histoire et Patrimoine

28 mai, 5 h soir

Cette fois, ça y est ! Les prévisions de M^{gr} Favier⁷³ se sont réalisées. Les Boxeurs ont enfin attaqué. Et dire qu'hier encore Pichon me traitait de fou⁷⁴ ; Morisse et Berteaux⁷⁵ soutenaient au ministre que j'avais peur – ils m'ont peut-être traité de lâche ! – parce que je m'obstinais à dire qu'il y avait un gros danger et que les missionnaires le prévoyaient avec juste raison⁷⁶ !

⁷³ Alphonse Favier (1837-1905), prêtre lazariste, missionnaire catholique en Chine à partir de 1862, était vicaire apostolique de Pékin depuis 1899. Pour son témoignage, voir Alphonse Favier, « Le Siège de l'évêché : le journal de M^{gr} Favier », *Le Journal*, 16 novembre 1900, p. 1-2.

⁷⁴ Le 19 mai 1900, M^{gr} Favier adressait une lettre à Stephen Pichon, dans laquelle il alertait du danger et appelait à l'aide : « Croyez-moi, je vous prie, M. le Ministre, je suis bien informé, et je n'avance rien à légère. La persécution religieuse n'est qu'un rideau ; le but principal est l'extermination des Européens, but qui est clairement indiqué et écrit sur les étendards des Boxeurs. Leurs affiliés les attendent à Pékin ; on doit commencer par l'attaque des églises et finir par celle des Légations. » (Lettre reproduite dans A. Henry Savage Landor, *China and the Allies*, New York, Charles Scribner's Sons, 1901, vol. 1, p. 54-56.) Stephen Pichon prit l'avertissement suffisamment au sérieux pour en référer dès le lendemain à Théophile Delcassé. Dans son long télégramme, Pichon décrit la situation très préoccupante et rapporte les propos de l'ecclésiastique, tout en indiquant qu'il y a probablement « une part d'exagération ». Voir Ministère des Affaires étrangères, *Documents diplomatiques français, 1871-1914. Série 1, Tome 16*, p. 233-236. À noter également que le baron d'Anthouard rapportait en date du 20 mai que les autres légations demeuraient sceptiques vis-à-vis de l'alarmisme de Favier. Voir d'Anthouard, *La Chine contre l'étranger*, p. 15-16.

⁷⁵ * [Georges] Morisse [1869-1910] – Premier interprète de la Légation [il travaillera dans différents consulats de France jusqu'à sa mort précoce] ; [Fernand] Berteaux [1873-1927] – Deuxième interprète [il poursuivra sa carrière diplomatique en Asie, où il sera promu consul en 1908, puis ministre plénipotentiaire de 2^e classe en 1925. Pour les notices biographiques des diplomates, voir Nicole Bensacq-Tixier, *Dictionnaire du corps diplomatique et consulaire français en Chine : 1840-1911*, Paris, Les Indes savantes, 2003.]

⁷⁶ Le regard très critique porté par Matignon sur les interprètes est partagé par le baron d'Anthouard, qui écrit le 22 mai 1900 : « Les interprètes des légations, dont on aimerait connaître l'opinion, ne savent rien de particulier. Ils sont, du reste, assez mal renseignés sur ce qui se passe chez les indigènes ; linguistes distingués et traducteurs très sûrs, la plupart n'entretiennent aucun rapport avec les Chinois et répugnent à l'idée de se mêler à eux. Ils ne connaissent ce qui se passe en ville que par leurs lettrés ou par les rares agents d'information que quelques légations entretiennent. » D'Anthouard, *La Chine contre l'étranger*, p. 22. Le lieutenant Fernand Angineur va plus loin puisqu'il considère que la soi-disant « surprise » de la révolte des Boxeurs tint principalement au fait que la petite communauté

Bref, ce matin à 11 h, j'étais en train d'écrire, quand la porte de mon bureau s'ouvre et Bartholin⁷⁷, très calme mais l'air inquiet, me dit : « *Vous savez la nouvelle ? La ligne française coupée, la station en feu ; nos ingénieurs assiégés dans Chan-sin-tien⁷⁸ ! – C'est le patron qui va faire une tête, lui qui hier encore, en revenant de l'évêché, nous soutenait qu'il n'y avait pas de danger !* »

Je cours chez M. Pichon. Je lui trouve la figure convulsée : « *Eh ! bien, M. le Ministre ? Et notre conversation d'hier ? Me reprochez-vous encore de penser comme les curés ? – Ah ! Mon cher Docteur ! Situation terriblement grave ! Je vais au Yamen⁷⁹ et fais télégraphier à l'amiral de faire monter des hommes, en toute hâte !* »

La situation me paraît singulièrement se corser et je me demande avec épouvante ce que nous allons devenir. Encore si nos matelots peuvent arriver. Une poignée d'hommes suffira peut-être à maintenir l'ordre, et le gouvernement chinois, intimidé par ce

étrangère vivait en vase clos et ne s'intéressait nullement aux Chinois : « Les Européens résidant en Chine vivaient dans une parfaite insouciance. Groupés dans leurs concessions, où ils s'étaient fait une existence à l'européenne, ou plutôt à l'anglaise, occupant leurs loisirs au club et au tennis, ils vivaient entre eux, complètement en dehors des Chinois, sans avoir pris leur contact et sans s'en préoccuper le moins du monde. *Ils ne les connaissaient pas et ne cherchaient pas à les connaître.* [...] En fait de Chinois, ils ne connaissaient que leurs compradores et leurs boys. [...] Prenons par exemple Canton. [...] La petite colonie européenne, composée d'environ 300 membres, dont une douzaine de Français, est cantonnée dans l'île de Shamin, d'où ils ne sortent jamais. Ils vivent là sans avoir plus de contact avec les dix-huit cent mille Chinois qui grouillent autour d'eux que des Carmélites, cloîtrées dans un couvent au milieu de Paris, n'en ont avec le monde qui les entoure. Les Européens ne jugeaient pas que les Chinois méritassent d'être pris en considération. [...] *Dans la question de Chine, le Chinois était considéré comme un facteur négligeable.* » Voir Anginieur, « Rapport du lieutenant Anginieur », *op. cit.*, p. 22-24 (les italiques sont d'Anginieur).

⁷⁷ * [Léon] Bartholin, ingénieur des mines en service du Crédit Lyonnais, resté à Pékin par pur dilettantisme du danger, alors qu'il aurait pu ne pas se faire assiéger. [Son témoignage est disponible dans Laur, *Siège de Péking*, p. 78-95.]

⁷⁸ * Chan-sin-tien [Changxindian] – Tête de ligne du Lu-Han, à 20 km de Pékin. [Référence à la ligne ferroviaire qui devait relier Pékin à Hankou, dans la province du Hubei. Financés par un consortium franco-belge, les travaux, lancés en 1897, commençaient à Lu-ku-tchiao [Lugouqiao], à 15 km au sud-ouest de Pékin (voir carte 1).]

⁷⁹ Référence au Tsong-li Yamen [Zongli Yamen], l'office chargé des affaires étrangères créé en 1861 et qui sera aboli suite au protocole de 1901. Dans la Chine impériale, le *yamen* désignait également la résidence officielle et l'ensemble des bureaux d'un mandarin ou d'un fonctionnaire.

déploiement de forces, tentera sans doute une dernière et énergique répression de ces enfants chéris de Boxeurs, qu'il encourage, bien sûr, par dessous main.

Déjeuner avec Bartholin. Nous parlons peu. Nous essayons de rire, mais tout cela sonne faux ; nous sommes vraiment en danger et la peau a de la valeur.

Vers 2 h, je vais aux nouvelles. Cologan⁸⁰ m'apprend que Feng-tai Lu-ku-tchiao⁸¹ brûle. À la banque russo-chinoise, on me confirme que Chan-sin-tien est attaquée.

Je reviens chez moi, très soucieux. Les Chinois sont nombreux dans la rue, ils paraissent intéressés, et un tantinet goguenards. Sûrement, ils en savent plus long que nous et ils se gaudissent intérieurement de tout ce qui va nous arriver de désagréable.

J'avais à peine franchi le seuil de la Légation, que je vois arriver la première victime – légère heureusement – des Boxeurs. C'est un cousin de M. Pichon, M. Lafrance, que Filippini⁸², la barbe au vent, l'air très effarouché, traîne derrière lui par la main en criant : « *Docteur, voyez ce que viennent de faire ces canailles de Boxeurs !* »

M. Lafrance a une petite plaie contuse à la tête. Ça saignotte. Mais rien de grave. J'interroge la victime. Il est très émotionné encore de son aventure, le bonhomme. Bien qu'il soit de la Creuse, il fait rouler les *R* comme un habitant du Midi et quart. « *Oui, Monsieur. Dirre qu'il y a 55 jours j'étais encorre à l'Exposition⁸³ !* » C'était si drôle, cette réflexion, que je n'ai pu m'en empêcher de rire, en voyant sa mine déconfite.

Il m'a raconté une histoire bien invraisemblable et qui, jusqu'à plus ample informé, me paraît une craque qui ne tient pas debout.

⁸⁰ * [Bernardo J. de] Cologan [1847-1921] – Ministre d'Espagne et doyen du Corps diplomatique.

⁸¹ La gare ferroviaire de la petite ville de Lu-ku-tchiao, dans le district de Feng-tai [Fengtai].

⁸² * [Paul] Filippini [1861-19..?] – Chancelier-interprète ; Corse d'origine, né en Amérique [à Caracas, au Venezuela] ; élevé en Algérie où il faisait de la politique et du journalisme radical-socialiste. Il y mourait de faim. Comme il parle arabe, on en fait un chancelier-interprète pour la Chine, grâce à ses relations avec les députés de la Corse et de l'Algérie.

⁸³ L'Exposition universelle de 1900, qui se tint à Paris du 14 avril au 12 novembre 1900.

Son sauvetage en revanche, tient du miracle... Il avait quitté le matin Tien-tsin⁸⁴, en chemin de fer, avec deux compagnons français, MM. Mathieu⁸⁵ et Rossignon qui, comme lui, allaient aux travaux d'avancement du chemin de fer Hankeou-Pékin. Ils devaient descendre à Feng-taï pour de là gagner Chan-sin-tien et Pao-ting⁸⁶.

En arrivant à Feng-taï, ils trouvent la gare en feu. Ils débarquent du train, mais là une bande de Boxeurs leur tombe dessus. MM. Rossignon et Mathieu remontent dans le train, qui file aussitôt sur Pékin. Pourquoi M. L. n'a-t-il pas fait comme eux⁸⁷ ? Le voilà qui fuit devant les Boxeurs et, poursuivi par eux, entre dans une maison ; les Boxeurs entrent après lui. Il gagne une cour, ferme la porte. Les Boxeurs franchissent le mur. Alors, il se jette dehors et tombe au milieu d'une foule hurlante et gesticulante. Il se met à crier plus fort qu'eux. Ses cris lui paraissent impressionner l'auditoire. Il redouble d'ardeur. « *Alors, je m'adressai à un grrrand diable, qui avait l'airr moins bête, ou au moins, moins canaille que les autres. Et je parlai, et je parlai ! À un moment, j'enlevai ma veste. Alors, le Chinois s'avança, écarta les autres, me hissa sur un âne et me voilà.* »

Il n'y a plus à douter de la puissance des orateurs sur les masses. Le fait est d'autant plus curieux, du point de vue psychologie des foules, que M. L. parlait en français⁸⁸.

En rentrant du Tsong-li Yamen, M. Pichon a trouvé son cousin : il n'a pas paru autrement réjoui de cette visite.

Tous les ministres sont allés aux Affaires Étrangères faire des remontrances aux Chinois et leur dire de donner des ordres pour laisser passer les escortes que les amiraux vont débarquer.

⁸⁴ Tien-tsin [Tianjin], grande ville située à environ 120 km au sud-est de Pékin, stratégiquement importante en raison de sa proximité avec la mer Jaune (voir carte 1). Les puissances occidentales et japonaise y avaient obtenu des concessions.

⁸⁵ Edmond Mathieu, ingénieur de la société de chemin de fer franco-belge.

⁸⁶ Pao-ting [Baoding], ville située à environ 150 km au sud-ouest de Pékin (voir carte 1).

⁸⁷ D'après le témoignage de Mathieu, Lafrance les avait abandonnés sur place. Voir Laur, *Siège de Péking*, p. 96-105.

⁸⁸ D'Anthouard relate aussi cette « aventure invraisemblable » et se demande avec humour : « L'exubérance de notre Méridional ne l'a-t-elle pas fait passer pour un Boxeur étranger ? » Voir d'Anthouard, *La Chine contre l'étranger*, p. 25-26.

Je me rends vers 4 h à l'Hôtel Chamot⁸⁹. C'est là qu'arrivent et se font aussi des nouvelles. Chamot a l'imagination facile : il a le tort de ne pas garder assez son sérieux, car il pourrait nous faire avaler les craques les plus énormes !

Nous étions plusieurs à parler des événements de la journée et des éventualités possibles, quand tout à coup, se précipite, en coup de vent, le contrôleur du tramway électrique Ma-kia-pou [Majiapu] à Yong-ting-men [Yongdingmen]⁹⁰. Sans rien dire, il s'empare de poutres et madriers et se met à barricader la porte de l'Hôtel. « *Mais qu'est-ce que vous faites ? – Ce que je fais ? Vous ne savez donc pas ce qu'on m'a télégraphié de Feng-tai ? – Pas encore ! – On m'a télégraphié : “Are you dead ?” (Êtes-vous mort).* » À cette question, il avait fermé son usine, sauté dans un pousse-pousse et il s'était précipité en hâte sur le quartier des Légations. Il devait certainement entendre hurler les Boxeurs derrière lui ; de là son empressement à fermer les portes.

Je dîne chez les élèves interprètes. Véroutart⁹¹, Fliche⁹², Pelliot⁹³, Bartholin, de Gieter⁹⁴ sont là. Nous parlons de nos nationaux assiégés à Chan-sin-tien. Déjà à l'Hôtel, cet après-midi, la question a été agitée d'aller les délivrer. Chamot et sa femme, Mathieu, Rossignon, Wihlfahrt (de la banque russe) seront des nôtres. Les élèves interprètes ont déjà pressenti à ce sujet Morisse,

⁸⁹ * Chamot – Patron de l'Hôtel de Pékin. [Auguste Chamot (1867-1910), suisse d'origine, arrive en Chine en 1884 où il travaille à l'Hôtel de Pékin (voir cartes 3, 4 et 5), dont il finit par devenir propriétaire et directeur, en compagnie de son épouse américaine, Annie Chamot, née McCarthy. Voir notamment Paul Campiche, « Notes sur la carrière d'Auguste Chamot (1867-1910) », *Revue historique vaudoise*, n° 63, 1955, p. 21-38.]

⁹⁰ Dans une lettre à sa mère datée du 18 décembre 1899, André-Louis Gruintgens évoque le « chic petit tramway électrique » qui reliait Ma-kia-pou, la gare située à quelques kilomètres au sud de la ville, à Yong-ting-men, la porte d'enceinte au milieu de la façade externe sud de Pékin. Voir Gruintgens, « La destinée chinoise d'un Honfleurais », *op cit.*

⁹¹ Paul Véroutart (1875-19..?), élève interprète qui deviendra par la suite consul à Canton de 1906 à 1908.

⁹² Henri Fliche (1877-19..?), élève interprète de la légation de France.

⁹³ * Pelliot – de la mission archéologique d'Indochine, à Pékin depuis 2 mois et ½. [Voir introduction.]

⁹⁴ * [Léon] de Gieter – Professeur de français à l'Université de Pékin. [Il apportera son témoignage dans Léon de Gieter, « La défense des légations : le récit d'un volontaire à la légation de France », *Le Matin*, 8 novembre 1900, p. 1.]

l'interprète. Celui-ci, tremblant de peur, a déclaré tout net que c'était une folie et qu'il s'opposerait à pareille aventure.

Après le dîner, je vais voir M. Pichon. Je le trouve plutôt bas. Sa femme, Cologan, Lafrance sont auprès de lui. Sur son bureau des cartouches de fusil de chasse, un revolver, tout un attirail guerrier qui jure avec son air si malheureux. Je lui expose notre désir d'aller à Chan-sin-tien. Il répond par un refus catégorique. « *La Légation peut être attaquée demain. Je défends à qui que ce soit de mon personnel de la quitter et je vais donner l'ordre à tous les élèves interprètes de venir habiter ici.* »

C'est bien, M. le Ministre. Les membres de la Légation vous obéiront à regret. Mais les autres partiront demain pour Chan-sin-tien.

mardi 29 [mai]

Ce matin, au point du jour, une petite colonne conduite par Chamot, amenant avec elle charrettes et provisions, est partie pour Chan-sin-tien⁹⁵. Elle est arrivée sans encombre. Les pauvres assiégés commençaient à désespérer. Tous sont revenus à Pékin, à la nuit, harassés de fatigue, emportant seulement quelques frusques. En outre, comme ils partaient, les soldats chinois incendiaient leurs maisons. Beaucoup ont failli revenir sur leurs pas, pour faire feu sur eux, mais le temps pressait, il ne fallait pas s'éparpiller par la campagne, par crainte d'une nouvelle attaque.

Talayrach⁹⁶, le médecin de la compagnie, s'est rendu chez moi. Il a un pantalon, une chemise, son casque, son fusil et son chien. Voilà tout son bagage. Il a en outre un appétit terrible. Je l'installe dans ma maison. Il restera jusqu'à ce que les émigrants de Chan-sin-tien se mettent en route pour Tien-tsin.

⁹⁵ Paul Pelliot précise dans ses notes en date du 29 mai : « Partons au matin pour Tchang hin tien : M. et Mme Chamot, M. Parrot (dont femme à Tchang hin tien), M. Moor, parent des Chamot, M. Matthieu qui arrive de France pour le chemin de fer, M. Bartolin, le chef de gare chinois de Lieou-li-ho, un mafou de Chamot, moi et 6 âniers. Gare de Lou keou kiao brûlée. Arrivons de Tchang hin tien midi et trouv[ons] (?) M. Bouillard souffrant. Ramenons tout le monde, c.a.d. 13 hommes, 8 femmes et 5 ou 6 enfants. Nous avons vu fumer Tchang hin tien. » Pelliot, *Carnets de Pékin*, p. 5.

⁹⁶ D^r Talayrach, médecin de 1^{ère} classe des colonies au Tonkin.

Que se passe-t-il à Pao-ting ? Des nouvelles de Tien-tsin nous apprennent que tout y est calme, mais que les Boxeurs détruisent la voie entre Pao-ting et Chan-sin-tien. À Lieou-Li-Ho [Liulihe]⁹⁷, se trouvaient 2 ménages : Saunier et Hespel (M^{me} H. enceinte) et un célibataire, Jacobs : ont-ils pu se sauver sur Pao-ting⁹⁸ ?

Bouillard⁹⁹, ingénieur en chef, me fait mander à l'Hôtel. Il a un peu d'aphonie et n'a plus confiance en Talayrach. Je lui fais une potion quelconque. Ce qu'il lui faudrait, c'est une drogue qui lui mettrait du cœur au ventre. Son état moral est si piteux ! Il ne vaut plus rien : volonté, intelligence, énergie physique, tout cela est resté à Chan-sin-tien, si jamais il a eu ces attributs. Le flegmatique Bartholin a un mot terrible mais typique : « *Il faudrait une pelle et un panier pour ramasser Bouillard !* »

Les Chinois ont écrit à M. Pichon. Il paraît que des mesures d'ordre sérieuses vont être prises. Des soldats choisis vont nous être donnés comme escorte. MM. Morisse et Berteaux se déclarent satisfaits : la lettre du Yamen contient quelques bons « caractères ». J'ai moins confiance et il me tarde de voir arriver nos matelots. M. Pichon a demandé à l'amiral Courrejolles¹⁰⁰ 100 hommes et un canon¹⁰¹ ! C'est l'amiral qui va être surpris de ce télégramme ! Il

⁹⁷ Localité située à une cinquantaine de kilomètres de Pékin sur la route de Pao-ting (voir carte 1).

⁹⁸ Saunier, inspecteur du service de l'exploitation à Lieou-li-ho ; Hespel, chef de dépôt ; et Jacobs, inspecteur du service électrique. (Voir l'entrée du 2 juin.)

⁹⁹ Georges Bouillard (1862-1930), ingénieur en chef de la ligne Pékin-Hankou. Décrit par Gruintgens comme « un Centralien dans les 40 ans, chauve avec une belle barbe. Bon patron, paraît-il. Célibataire. » Voir la lettre à ses parents datée du 30 novembre 1899, ainsi que le « Rapport de M. Bouillard, août 1900 » sur les événements des 27 et 28 mai à Chan-sin-tien, également reproduit dans Gruintgens, « La destinée chinoise d'un Honfleurais », *op. cit.* Voir aussi la notice nécrologique rédigée par Paul Pelliot, « Georges Bouillard », *T'oung Pao*, vol. 27, n° 4/5, 1930, p. 454-457.

¹⁰⁰ Charles Louis Théobald Courrejolles (1842-1903), alors contre-amiral et chef de la division navale française de l'Extrême-Orient.

¹⁰¹ Dans son récit nourri de témoignages, Francis Laur rend hommage au ministre : « Le quartier des légations est tranquille. Néanmoins on se décide à faire venir de petits détachements de soldats, vers la fin de mai. C'est notre ministre, M. Pichon, qui est la cause déterminante de cet envoi de troupes. Ce sera le salut. [...] Que serait devenue cette foule de femmes, d'enfants, de Chinois chrétiens, affolés, sans armes, sans expérience de la guerre, s'ils avaient été livrés ainsi à la foule hurlante de Péking, aux réguliers chinois et aux Boxeurs ? Pas un seul n'aurait revu sa patrie. M. Pichon a donc sauvé la situation, dès le début, et une

nous a quittés samedi et vendredi soir, à dîner ; il a déclaré que toutes nos craintes selon lui étaient vaines, et qu'il trouvait Pékin très calme. C'est un conservateur – au moins pour son matériel, l'amiral. Vendredi, le Ministre lui a dit : « *Peut-être, dans quelques jours, je vous demanderai une escorte. Je désirerai aussi un petit canon de débarquement. – Un canon, pas possible* », a répondu l'amiral ; « *les rues de Pékin sont dans un si mauvais état, que les roues du canon pourraient s'y abîmer ! (Sic)* »

Hier, notre premier soin a été de barricader avec des pierres et des briques, la porte du nord du parc. Il fallait voir le zèle de nos boys chrétiens. C'est qu'ils ont un sacré trac : s'ils sont pincés par les Boxeurs, leur affaire est sûre. Ils seront massacrés et torturés.

Le personnel de la Légation monte la garde toute la nuit. Les précautions ne sont pas de trop. Rien ne serait plus facile à quelque audacieux Boxeur, que de franchir le mur d'enceinte et de mettre le feu à quelque bâtiment. Pour le coup, il y aurait du potin dans le lanterneau de la Légation !

J'ai interrogé Jules, mon vieux et fidèle boy païen, sur les événements. Il juge la situation très grave. Les Boxeurs exploitent tout contre nous. Ils nous accusent d'empoisonner les puits et d'être cause des épidémies. Les paysans croient que la sécheresse qui compromet la récolte est imputable à notre présence. « *Voyez, Monsieur Docteur* », dit Jules, en montrant le ciel de son doigt ; « *si pleut pas, ça sera grande révolution comme Taéping¹⁰² !* » Et il n'a peut-être pas tort, mon vieux Jules. Mais, pourvu qu'il ne pleuve pas de balles sur nous, avant de la pluie sur les campagnes asséchées. Car qui nous dit que les troupes ne feront pas chorus avec les Boxeurs. Heureusement, elles sont mal armées : escopettes à mèches, canons se chargeant par la gueule et partant par la culasse. Ça fait plus de bruit que

grande reconnaissance lui est due pour cette heureuse inspiration. » Laur, *Siège de Péking*, p. 168. Plus tard, Matignon lui-même rendra hommage à la perspicacité des ministres de France et d'Italie qui, « dès le commencement de mai, réclamèrent des détachements de matelots, mais ne purent se faire écouter de leurs collègues qui trouvaient inutile ce déploiement de forces ». Matignon, « *Psychologie d'assiégés : souvenirs du siège de la légation de France à Pékin* », *op. cit.*, p. 410.

¹⁰² Référence à la révolte des Taiping qui, de 1850 à 1864, s'insurgèrent contre les Qing et établirent une dynastie rivale à Nanjing. Cette violente guerre civile fut l'une des plus sanglantes de l'histoire, avec un nombre de victimes estimé entre 20 et 30 millions.

de mal¹⁰³. Puis, fort heureusement, les soldats sont les derniers des lâches. En revanche, les Boxeurs sont très crâneurs ; ils ont l'audace d'un fanatique irresponsable.

Bref, tout cela n'est guère rassurant. Mais que vont supposer nos pauvres parents, en France ! Les journaux inventeront, sans doute, des histoires terribles. S'il y a le moindre trouble dans Pékin, la presse parlera de massacres ! Le chemin de fer momentanément interrompu entre Tien-tsin et Pékin marche à nouveau. Mais la poste chinoise n'accepte plus les lettres pour l'Europe. Elle ne les prend que pour Tien-tsin. Heureusement, un courrier russe va partir et je vais lui confier un pli.

mercredi 30 [mai]

Nuit mauvaise et agitée. Je me suis levé deux ou trois fois, ayant l'impression que les Boxeurs étaient en train d'attaquer la porte nord. Pure hallucination, mais des plus désagréables !

Ce matin de bonne heure, Feit¹⁰⁴ entre dans ma chambre. « *Il paraît que les forts de Takou¹⁰⁵ ont fait feu sur les chalands qui débarquaient les troupes de l'escadre !* » C'était là une nouvelle plutôt alarmante. Nous en concluons tout de suite que c'était la guerre avec la Chine. Oui, mais quand les détachements nous arriveront-ils à Pékin ? Leur présence ici serait utile !

De très bonne heure, M. Pichon et de Giers¹⁰⁶ se sont rendus au Yamen, pour avoir des renseignements sur les coups de canons tirés sur les troupes européennes. Il paraît que les forts avaient tout simplement fait des feux de salve pour rendre les honneurs aux marins étrangers. Ne serait-ce pas plutôt quelque mode d'intimidation qui n'aurait pas réussi ?

¹⁰³ * Douce illusion.

¹⁰⁴ * Feit – élève interprète. [Marcel Feit (1878-1970) travaillera dans les différents consulats de France en Chine jusqu'en janvier 1911.]

¹⁰⁵ Les forts de Takou [Dagu] étaient situés près de Tien-tsin, de part et d'autre de l'embouchure du fleuve Hai He qui donne sur le golfe de Bohai. Ils seront détruits suite à l'attaque par les puissances occidentales et japonaise à la mi-juin 1900 (voir carte 1).

¹⁰⁶ * [Michel Nikolaïevitch] de Giers [1856-1932] – Ministre de Russie.

Dans l'après-midi, un télégramme de du Chaylard¹⁰⁷ nous annonce que les détachements français, russes, anglais, américains, italiens et japonais partent par train spécial et seront vers 6 h en gare de Ma-kia-pou. Bonne nouvelle et qui nous soulage réellement de l'anxiété de ce matin. Car ces coups de canons nous avaient laissés rêveurs !

Nous partons à 5 h ½ à la rencontre de nos hommes. Nous sommes une vingtaine d'Européens. Chamot et sa femme marchent en tête, carabine au sautoir. La foule est grouillante entre les temples du Ciel et de l'Agriculture¹⁰⁸. Elle crie même un peu. Nous la dédaignons ! Tout à l'heure, nous serons la force !

À deux cents mètres en dehors de Yong-ting-men, nous trouvons le détachement américain avec une mitrailleuse. Puis viennent des Russes, quelques Japonais (22) et nos 75 matelots. Les Anglais et les Italiens sont en arrière. Ils ont, paraît-il, de petits canons à traîner.

Mon camarade Houillon¹⁰⁹ accompagne le détachement : parmi les officiers, je reconnais l'aspirant Herber¹¹⁰ que j'ai déjà rencontré sur l'*Armand Béhic*¹¹¹ en Octobre 1899.

¹⁰⁷ * Du Chaylard – Consul général de France à Tien-tsin, homme d'une rare énergie et qui, au cours des événements fit preuve de qualités d'initiative et de courage de premier ordre. [Jean-Marie du Chaylard (1844-19..?), consul de France à Tien-tsin de 1894 à 1897, puis de 1898 à 1902. Dans une lettre à sa mère datée du 22 avril 1900, Gruintgens le décrit comme « un chic type, bien français, qui ferait un bon ministre à Pékin, mais qui pour cette raison n'y sera jamais nommé ». Gruintgens, « La destinée chinoise d'un Honfleurais », *op. cit.*]

¹⁰⁸ Les temples du Ciel et de l'Agriculture étaient situés dans le sud de la Ville chinoise, de chaque côté de l'avenue qui reliait la porte Yong-ting-men à la Cité interdite (voir carte 2).

¹⁰⁹ * [Alphonse] Houillon [1869-1931] – Major des troupes coloniales, professeur à l'École de Médecine de Tien-tsin. Ancien camarade d'études à Bordeaux. S'est distingué pendant le siège de Tien-tsin.

¹¹⁰ Marie-Eugène Herber (1878-1900), aspirant de 1^{ère} classe, originaire de Cette [Sète] (Hérault), appartenait au *Descartes* (croiseur protégé de la classe du même nom, en service de 1896 à 1920).

¹¹¹ Paquebot français des Messageries maritimes, en service de 1891 à 1924. Gruintgens était lui aussi un passager de l'*Armand Béhic*, qui partit de Marseille le 8 octobre 1899, à bord duquel il fit la connaissance du D^r Matignon et de « 2 aspirants de marine très gentils ». Voir les lettres adressées à sa famille datées d'octobre 1899. Gruintgens, « La destinée chinoise d'un Honfleurais », *op. cit.*

Plus de 10 000 Chinois nous regardent passer entre les deux temples. La foule fait une assez forte poussée derrière nous, mais rien de sérieux.

Il fait noir quand nous pénétrons dans le quartier des Légations. Je marche à cheval en tête de nos hommes, et en arrivant à la hauteur de l'Hôtel, j'entends les femmes de Chan-sin-tien s'interroger et dire : « *Quels sont ces matelots ?* » La réponse leur est donnée par le clairon, qui souffle tant bien que mal *La Casquette*¹¹². « *Ce sont les Français ! Ce sont les Français !* » et aussitôt les cris de « *Vive la France !* » qui se font entendre.

À la Légation, rien n'a été préparé pour recevoir nos hommes. Il faut parer au plus pressé. Grâce à Chamot, on a un peu de paille, qu'on répand dans la chapelle chinoise et nos mathurins dormiront dessus.

M. et M^{me} Pichon dînent en ville. Ils m'ont chargé de recevoir, à leur table, les officiers ; j'y ai fait ajouter les élèves interprètes, bien que M^{me} Pichon¹¹³ vît, sans enthousiasme, ce supplément de dépense¹¹⁴.

Dîner gai. Je préside, ayant en face de moi le cousin Lafrance, à ma droite Darcy. Celui-ci me prend tout d'abord pour le Ministre, bien que je lui paraisse un peu jeune. Lafrance nous raconte son histoire : les mots sont les mêmes, les gestes aussi. Seul, le nombre de Boxeurs, depuis le dernier récit, a au moins triplé.

Maintenant que nous avons ce petit détachement, nous voilà tout à fait tranquilles. Nos rondes sont supprimées et on va pouvoir dormir sur les deux oreilles.

¹¹² Référence à *La Casquette du père Bugeaud*, chant militaire de l'armée française d'Afrique et marche des zouaves français.

¹¹³ Sophie Marguerite Verdier, épouse Pichon (1865-1934), dont Auguste Renoir fit le portrait en 1895.

¹¹⁴ La mollesse de Stephen Pichon et l'avarice de son épouse n'étaient apparemment un secret pour personne. Dans une lettre à son oncle datée du 24 mai 1900, Gruingens écrivait : « À la Légation, je vis M. Pichon et sa femme qui me reçurent fort aimablement, m'invitant à aller leur demander à déjeuner à mon prochain voyage à Pékin. Lui est très estimé, mais n'est pas assez énergique pour son poste. On lui reproche surtout de faire de trop grandes économies sur son gros traitement, cela par la faute de Madame, trop avare. » Voir Gruingens, « La destinée chinoise d'un Honfleurais », *op. cit.*

Figure 3 : Auguste et Annie Chamot



Source : Laur, *Siège de Péking*, p. 169 (détail).

Jeudi 31 [mai]

Aujourd'hui, avant la grosse chaleur, nous avons conduit 30 hommes au Pé-tang. Ils sont commandés par l'enseigne Henry¹¹⁵. Ils ont été reçus à bras ouverts, car l'évêque et ses curés étaient fort inquiets. M^{gr} Favier est brusquement passé, depuis le mois d'avril, d'un optimisme outré au plus noir pessimisme, et cette brusque différence d'opinion fait qu'on hésite à croire très sincèrement à toutes ses assertions.

Favier a prononcé une phrase singulière pourtant. Il a remercié Pichon de ses 30 hommes, mais a ajouté : « *Trente hommes, c'est*

¹¹⁵ Paul-Charles Henry (1876-1900), enseigne de vaisseau, originaire d'Angers, appartenait à l'état-major du *D'Entrecasteaux* (croiseur protégé de 1^{ère} classe en service de 1896 à 1922). Très pieux, il avait insisté pour être envoyé à Pékin et se voir confier la protection des missionnaires chrétiens. Voir sa biographie, agrémentée de nombreux extraits de son journal et de sa correspondance, par René Bazin, *L'Enseigne de vaisseau Paul Henry*, Tours, Mame, [1902].

peu, il nous en faudrait au moins mille ! » Croit-il vraiment que l'évêché sera attaqué ?

Dans l'après-midi, 19 hommes, avec Herber vont prendre possession du Nan-tang¹¹⁶, pour garder les sœurs et le collège des frères.

La rue des Légations¹¹⁷ continue à être animée le soir. Les causes d'attraction y sont nombreuses. Les factionnaires d'abord, et surtout les becs électriques, qui depuis quelques jours sont installés, gratuitement et à titre de réclame, sur l'esplanade de la Légation, par la C^{ie} Allemande. Les Chinois font des *Ho !* et des *Ha !* devant ces lanternes qui s'allument seules.

1^{er} juin

Il va falloir s'occuper de nos hommes, au point de vue installation et hygiène : filtres, vaccinations, cuisine¹¹⁸. Du Chaylard est arrivé avec les fourniments et munitions de nos matelots, qu'ils n'avaient pas eu le temps de faire suivre dans la précipitation du départ de Tien-tsin, avant-hier. Ce bon consul ! Il est tout à fait à son aise. La situation se complique, le danger est peut-être imminent : voilà qui lui va ! L'initiative, la décision prompte et énergique : il aime ça ! Ce matin, il a failli faire ficeler et embarquer pour Pékin le chef de gare de Tien-tsin qui faisait des difficultés pour laisser partir le train.

La population de Tien-tsin est fort turbulente et du Chaylard craint qu'on n'ait, sous peu de jours, l'occasion de s'y flanquer des coups de fusil. Voilà l'homme qu'il nous faudrait à la Légation, surtout maintenant que d'Anthouard n'est plus auprès de Pichon pour le pousser et le remonter. Car Pichon, qui est le meilleur des hommes, est mou. Au fond, cet ancien journaliste radical a surtout peur des journaux !

¹¹⁶ Le Nan-tang (l'Église du Sud) était situé à environ deux kilomètres à l'ouest du quartier des Légations (voir carte 2).

¹¹⁷ Rue principale du quartier des Légations dans l'axe est-ouest (voir carte 3).

¹¹⁸ Le lieutenant Darcy indique dans son témoignage pour les 2, 3 et 4 juin que « le docteur [Matignon] vaccine les hommes ». Voir Darcy, *La Défense de la légation de France à Pékin*, p. 17.

2 juin

Pendant que du Chaylard était chez nous ce matin à parler, arrive pour lui un télégramme : les ingénieurs de Pao-ting-fou : Ossent¹¹⁹, Dupontès¹²⁰ et le personnel se décident à partir pour Tien-tsin, par le fleuve. La situation devient impossible à Pao-ting. D'un autre côté, un petit corps de volontaires surtout français de Tien-tsin – les mêmes qui sont venus jusqu'à Feng-taï, avec l'intention de secourir Chan-sin-tien – vont se porter à la rencontre des fugitifs de Pao-ting. Ils partiront demain. Du Chaylard se précipite à Tien-tsin pour leur faire ses adieux et ses recommandations. Houillon part en même temps, car il veut faire partie de la petite colonne.

Pékin paraît calme. Nos interprètes ne savent toujours rien et ne cherchent à rien savoir. Au lieu de sortir par les rues, d'aller lire les affiches, tâcher de saisir au vol quelques potins précieux, ils restent enfermés chez eux, écoutent les racontars des boys chrétiens, affolés de peur et qui, en outre, tâchent de se rendre intéressants.

Dans l'après-midi, je vais faire un tour au Pé-tang, pour voir les matelots d'Henry. Je trouve M^{gr} Favier très abattu. Il redoute un très gros danger et à très brève échéance. Il nous parle de nouvelle destruction de la ligne ferrée et de l'isolement complet de Pékin. « *Les Boxeurs, dit-il, ne se cachent pas dans leur plan. Je suis parfaitement renseigné par nos chrétiens et nos missionnaires. Leur plan est le suivant : détruire le chemin de fer ; puis couper le télégraphe et alors attaquer les missions, puis les Légations.* » Nous avons l'air de douter un peu de ses paroles et paraître le trouver pessimiste. « *Quand comptez-vous partir, Capitaine ?* dit-il à Labrousse¹²¹ – *Lundi. – Si vous voulez m'en croire, partez demain ! J'ai en main la*

¹¹⁹ Otto Ossent, ingénieur allemand, l'un des quatre Européens tués par les Boxeurs le 31 mai 1900 pendant que leur groupe, composé de quarante-et-une personnes, tentait de fuir Pao-ting pour rejoindre Tien-tsin. Pour un récit de cette difficile expédition, voir notamment le témoignage de M^{me} Piot dans Laur, *Siège de Péking*, p. 106-156. À noter que les nouvelles arrivaient manifestement en ordre dispersé, puisque lorsque Matignon consigne le 2 juin que ces Européens comptent partir pour Tien-tsin, le petit groupe rejoignait la ville ce jour-là, tandis que quatre de leurs compagnons avaient péri en chemin deux jours plus tôt.

¹²⁰ Chemin-Dupontès, ingénieur du mouvement sur la ligne Pékin-Hankou.

¹²¹ * [Alexis-Jacques] Labrousse [1860-1900] – Capitaine d'Infanterie de Marine, de passage à Pékin, venant du Tonkin et rentrant en France par la Sibérie. Bloqué par la destruction de la ligne ferrée, tué le 12 août d'une balle en plein front.

preuve certaine qu'avant 48 h la ligne Pékin–Tien-tsin sera coupée à An-ting¹²² ! »

Nous quittâmes le vieux Père Fav' – car malgré sa nouvelle dignité épiscopale¹²³, il est toujours pour nous le Père Favier –, ému et triste, et nous rentrâmes à la Légation, impressionnés de cette confession, à laquelle, pourtant, nous ne voulûmes pas ajouter une foi absolue.

À la Légation je fis part des craintes de Favier : on me rit au nez. Maintenant que nous avons des détachements, les Chinois ne manqueraient pas de prendre des mesures d'ordre !

3 juin

Darcy me fait l'effet d'un « rouspéteur ». Il se monte facilement ; n'écoute guère ni conseil ni observations. Je comprends d'ailleurs et j'excuse sa nervosité. Il est arrivé à la Légation sous de mauvais auspices. Rien n'avait été préparé pour recevoir ses hommes¹²⁴ ; au Pé-tang, au contraire, nos matelots sont à merveille. Les missionnaires sont aux petits soins pour Henry. M^{me} Pichon ne trouve même pas le moyen de procurer de service de table à Darcy. Bien mieux, le pauvre diable est obligé de commander des draps. La Légation ne peut lui en fournir. Vrai, M^{me} Pichon est trop serrée.

Les Boxeurs entrent en ville par toutes les portes. Les sœurs de l'Hôpital sont sûres que plusieurs de ces énergomènes se trouvent mêlés aux ouvriers qu'elles font travailler. Il paraît que le parti anti-étranger s'agite de plus en plus. Les affiches pullulent, dans les-

¹²² An-ting [Anding] (parfois écrit « An-ping » dans certaines sources), gare et localité situées à une quarantaine de kilomètres au sud de la capitale sur la ligne ferroviaire Pékin–Tien-tsin (voir carte 1).

¹²³ Rappelons qu'il avait été promu vicaire apostolique de Pékin en 1899.

¹²⁴ Darcy décrit en effet des conditions peu glorieuses : « Si au Pé-t'ang les matelots sont très confortablement installés, il n'en est pas de même à la Légation de France où, au contraire, rien n'est disposé pour recevoir un détachement. — Aucune disposition ne permet de crocher les hamacs, et les hommes dorment provisoirement sur de la paille, dans les appartements réservés autrefois à l'aumônier de la Légation et attenants à la chapelle. La cuisine est faite dehors, en plein air, ce qui peut aller jusqu'au jour où, la pluie aidant, la sauce s'allongera plus qu'il ne convient. Le fourneau, d'ailleurs trop petit, venait d'être achevé quand nous sommes arrivés. » Darcy, *La Défense de la légation de France à Pékin*, p. 16.

quelles on engage les Chinois à se défaire de nous. Les proclamations, sous formes de circulaires, sont distribuées à nos boys païens. On nous y accuse de tous les maux, depuis la sécheresse jusqu'à la diphtérie. Au fond, ils ne sont pas bêtes tous ces meneurs du parti. Ils connaissent la solidité du principe : « Calomniez, calomniez ! » Des nombreux renseignements qui m'ont été fournis, je crois pouvoir conclure que la suggestion agissant sur un milieu admirablement préparé par l'hystérie doit être un puissant facteur dans la rapidité du mouvement Boxeur. Ce serait là un côté intéressant et curieux de l'histoire à étudier du point de vue psychopathologique¹²⁵.

Des bruits les plus contradictoires circulent : chacun se croit obligé d'apporter sa pierre à l'édifice du canard. Le maître, pourtant, est, je crois, cet extraordinaire et brave garçon de Chamot. Il connaît beaucoup de Chinois, et, partant, sait beaucoup. Mais les réalités, en passant par sa bouche, prennent de telles tournures d'in vraisemblance ! Je l'ai trouvé ce matin, devant le Pavillon des Étrangers¹²⁶ et il m'a dit : « *Situation très grave. 40 000 hommes de l'armée du Seu-tchouan [Sichuan]¹²⁷, viennent d'arriver et gardent la ligne ferrée.* » Mais du Seu-tchouan à Tien-tsin, il y a 3 ½ mois de marche. À moins qu'ils ne soient tombés du ciel ! Car, hier encore, on n'en parlait pas.

¹²⁵ * Étudié depuis dans un article : *Hystérie et Boxeurs en Chine, communications* (à l'Académie de Médecine. Janvier 1901). [Voir Jean-Jacques Matignon, « *Hystérie et Boxeurs en Chine*, notes du D^r Matignon présentées par le D^r Lereboullet lors de la séance du 22 janvier 1901 », Académie nationale de médecine, *Bulletin de l'Académie nationale de médecine*, Paris, Masson, 1901, p. 44-45. Par ailleurs, une version plus développée fut publiée sous la forme d'un chapitre intitulé « Hystérie et "Boxeurs" », dans Matignon, *Superstition, crime et misère en Chine*, 1902, p. 393-408.]

¹²⁶ Le Pavillon des Étrangers se trouvait au cœur de la légation de France (voir cartes 4 et 5). Darcy fournit certains détails intéressants : « Nous logeons, Herber et moi, dans le pavillon dit "des Étrangers", qui comprend deux chambres à coucher avec cabinet de toilette, et un salon qui nous sert aussi de salle à manger. [...] Le salon est d'ailleurs à tout le monde, sauf à nous ; c'est le rendez-vous de tous les Français de Pékin, membres de la Légation et pensionnaires de l'hôtel Chamot ; c'est là que sont apportés tous les bruits, tous les cancans, toutes les nouvelles officieuses ; c'est là que sont discutées, même par les femmes, les nouvelles officielles. » Darcy, *La Défense de la légation de France à Pékin*, p. 25-26.

¹²⁷ Province située dans le sud-ouest de la Chine.

On parle, en revanche, des troupes de Tong Fou-siang¹²⁸. De celles-là il ne faut pas être sûr ! Leur chef est un xénophobe militant qui doit griller du désir de nous tomber dessus.

Figure 4 : Le lieutenant de vaisseau Eugène Darcy



Source : Matignon, *La Défense de la légation de France*, p. 7.

¹²⁸ Tong Fou-siang [Dong Fuxiang] (1839–1908), général chinois à la tête des troupes de soldats musulmans Hui originaires de la province du Gansu.